

I

Pourquoi avait-elle fait cela ? Léa n'en avait pas la moindre idée et tout se bousculait dans sa tête. Elle se rappelait avoir pris son paquet de cigarettes sur la table du salon ainsi que le briquet. Elle était sortie sur le perron, l'air était tiède en ce mois de juillet. L'été n'avait pas encore montré le bout de son nez et les pluies avaient été nombreuses. Malgré tout, les températures remontaient et le soleil depuis quelques jours se faisait moins timide dans cette partie de la Lozère.

Sur le perron, Léa avait hésité, elle n'avait plus le goût à sortir depuis ce mois de mai tragique et ne trouvait le repos que seule dans la pièce qui lui servait de bureau. Là, elle pouvait pleurer toutes les larmes de son corps sans que son mari, Jacques, ou les enfants l'aperçoivent. Il fallait qu'elle reste forte, pour les autres et pour sa famille.

Elle s'était quand même décidée à descendre les marches et à traverser la cour de la ferme en vérifiant bien que personne ne la voit. Elle avait un but : aller à la rivière, comme avant le drame, s'asseoir sur les galets chauds de la petite plage, observer l'eau couler lentement, parfois

troublée par le saut d'une truite à la recherche d'un insecte et regarder au loin la Devèze serpenter dans cette vallée très encaissée et sinueuse.

Pourquoi aujourd'hui, en descendant le sentier escarpé, ressentait-elle une angoisse alors que les autres jours cela l'apaisait ?

Il lui manquait tellement ce fils avec qui elle avait l'habitude de se promener au bord du flot, de chercher sur les rives les terriers des rats d'eau dans les racines des arbres. Oui, pour elle, la rivière était un milieu vivant. Julien, lui, était mort.

Elle sortit son briquet de sa poche avec l'intention d'allumer une cigarette. Mais au lieu de cela, elle observa la flamme danser, son doigt devenant chaud au contact du métal. C'est à ce moment qu'elle approcha sa main près du buisson.

Soudain, derrière elle lui parvint le son d'une voix qui appelait.

— Léa, tu es où ?

Non, ce n'était pas possible, Pierre ne l'avait pas suivie ; il n'y avait personne autour d'elle quand elle était partie, et Jacques, son mari, était à Montrodât avec Hugues, son frère aîné, pour acheter des lauzes afin de refaire le toit du four à pain.

Les flammes léchèrent doucement le genêt et elle recula pour regarder l'arbrisseau s'enflammer. Elle détestait ces genêts qui envahissaient une bonne partie de la propriété et empêchaient les bêtes de circuler librement. Elle avait entendu parler de l'écobuage. Cela permettait d'éliminer les broussailles qui occupent le terrain et d'accélérer la

croissance de l'herbe. Or, l'herbe, ils en avaient besoin pour leurs animaux.

Perdue dans ses pensées et hypnotisée par le feu, elle ne prit pas conscience tout de suite de l'ampleur que la situation prenait. Maintenant, ce n'était plus seulement un ou deux petits arbustes qui brûlaient, mais le feu s'étendait, courait, remontait vers le chemin.

Des bruits se firent entendre, des oiseaux s'envolèrent, des abeilles tourbillonnèrent en tout sens. Tout le massif recrachait la vie de ses habitants.

Soudain, des cris, non, des hurlements. Léa tourna la tête et elle le vit, là sur le chemin. Il avait les bras levés en un signe désespéré. Pierre l'appelait, il l'avait donc suivie.

— Dans la rivière, Léa, jette-toi dans la rivière !

Le crépitement des branches couvrait les paroles de son beau-frère alors que la fumée devenait épaisse, mais Léa comprit qu'elle devait agir... et vite.

Elle n'hésita pas. Elle se rapprocha de l'eau et s'y jeta. Il fallait qu'elle se sorte de cette situation et vivante, pour son mari mais aussi pour ses trois autres enfants : Paul, Marie et Léo.

Elle se mit à nager dans le sens du courant, se laissant porter de temps en temps. Son but à présent était de sortir de ce piège. Il fallait qu'elle atteigne la rive un peu plus bas, là où ils entreposaient les canoës. C'était le seul endroit accessible pour remonter jusqu'à la propriété. Partout, les buissons formaient un maquis impossible à traverser, la végétation était trop dense.

Enfin, elle arriva à la hauteur du ponton. Se hisser dessus lui demanda tant d'efforts qu'elle resta un long moment

allongée, haletante, reprenant ses esprits petit à petit. Dans sa tête, tout se mélangeait, le feu, les cris, l'accident mortel de Julien, Pierre qui l'appelait. Mais oui, Pierre, il était là, sur le chemin !

Léa bondit sur ses jambes et se mit à courir en direction de la petite route qui passait près du port qu'ils avaient créé pour leurs bateaux.

— Pierre, je suis là !

Sa voix se perdit dans les arbres. Elle réalisa qu'elle était loin du sentier de la rivière. Pierre avait certainement dû remonter, elle voulait s'en persuader. Il ne pouvait pas lui être arrivé quoi que ce soit. Lui avait l'habitude de ces techniques de brûlage ; il s'en occupait avec son père, Jean, depuis des années.

Elle accéléra encore son allure. En arrivant sur la route, elle aperçut la fumée opaque que le vent léger dirigeait vers le domaine. Elle s'arrêta et contempla son œuvre. Non, elle n'y croyait pas. Comment expliquer que pour quelques genêts, la famille allait peut-être tout perdre ?

Elle reprit sa course pour arriver enfin dans la cour. Elle constata que le feu n'était pas monté jusqu'aux maisons des hameaux. Elle en fut soulagée.

Mais où était Pierre ?

Jean, son beau-père, était au volant du tracteur et tirait la citerne emplie d'eau qui servait d'habitude à ravitailler les vaches et les chevaux aux abreuvoirs. Il sortit de la cour à vive allure et passa devant elle sans lui manifester la moindre attention. Il fallait faire vite, les espaces herbeux étaient rares et le feu pouvait se propager et faire de gros dégâts.

Léa se précipita vers sa voiture, monta et démarra en trombe, suivant son beau-père. Il fallait qu'elle retrouve Pierre ; il devait errer sur les abords de la combe.

Elle engagea son 4x4 directement dans un pré pour couper au plus court et c'est là qu'elle le vit. Il était noir de suie, les vêtements en lambeaux, il titubait et boitait. Soudain, il s'écroula.

Elle arrêta la voiture et en descendit en hurlant comme une folle.

— Julien, maman est là, tu n'as plus rien à craindre !

— Léa, c'est moi, Pierre, répondit l'homme. Pas Julien. Mais qu'as-tu fait ? Aide-moi à me lever, il faut que tu me ramènes à la maison, il faut appeler les pompiers, prévenir le père, s'occuper des animaux.

Léa n'écoutait pas, elle avait pris Pierre dans ses bras et le berçait comme elle berçait Julien... avant.

Pierre se dégagea des bras qui l'enserraient et partit vers la voiture en claudiquant, laissant sa belle-sœur assise sur le sol, le regard dans le vide, sans réaction.

Il démarra dans un nuage de poussière pour rejoindre la ferme et donner l'alerte. Arrivé dans la cour, sa mère Rose lui apprit que son père Jean était sur place et que des voisins étaient venus prêter main-forte.

— Pierre, regarde tes jambes, s'écria-t-elle soudainement, tu es brûlé ! Mais où étais-tu ? C'est toi qui as mis le feu ?

— Non, maman, c'est Léa, je l'ai vue sortir tout à l'heure de la maison, elle n'avait pas l'air bien, alors je suis parti derrière elle. Et je l'ai vue allumer le feu.

— Jacques n'est pas revenu. Il va falloir lui en parler, il faut qu'il s'occupe plus de sa femme, elle n'est plus la même depuis la mort de Julien. Et en plus, elle délaisse les trois autres, Paul, Marie et Léo qui ont besoin de surveillance, ils sont encore très jeunes.

Le médecin arriva une demi-heure après. Il aida Pierre à enlever doucement et avec précaution ses vêtements calcinés qui avaient collé à son corps. Il constata que les brûlures étaient cependant superficielles, certainement grâce à la grosse salopette bien épaisse qu'il portait dans la journée pour les travaux de la ferme. Les jambes et les mains furent nettoyées avec un désinfectant et le docteur fit les pansements.

— Il faudra que vous veniez au cabinet pour que je refasse les bandages tous les deux jours. Vous verrez, cela va vite guérir.

— Merci, docteur.

— En attendant, je vous marque quelques antalgiques contre les douleurs. Allez, au revoir.